

7 au 13 juillet 2013

DU RECIT PERSONNEL A LA FICTION

*Atelier d'écriture
Guillemette et Louise*



Sophie Calle, Autobiographies, 1988

Choix de textes et d'extraits écrits par :

A, AS,C, E, Ge, GL, MB, MC

Ce recueil est dédié à la mémoire de notre ami Michel qui, de 2009 à 2012 a donné à notre atelier son talent, sa sensibilité et son humour et qui nous a quittés en novembre 2013.

7 au 13 juillet 2013

DU RECIT PERSONNEL A LA FICTION

Chaque jour une approche différente : étape par étape, on fera jouer le rapport entre réel et fiction. Des formes allant de la liste au récit en passant par monologue et dialogue seront proposées.

A chaque proposition correspond en écho ou d'entrée un texte littéraire : on pourra en goûter le sens, en ressentir l'émotion mais aussi observer sa forme et sa relation avec le genre « autobiographie ».

Les textes réunis ci-dessous sont loin de constituer la somme de l'atelier et ce sont parfois des extraits car un recueil, s'il veut trouver des lecteurs, doit être léger. Chaque participant a déjà constitué son propre recueil.

Proposition 1 DEUX PHOTOS

On décrira deux photos : l'une réelle, l'autre imaginaire.

Cet exercice permet de se confronter à l'image de soi, d'en jouer, de la mettre à distance et révèle la liberté que permet l'écriture. A l'écoute, s'amuser à repérer quelle photo est réelle, quelle photo est imaginaire.

1

Six ans, cheveux tressés, bruns, teint mat, je suis cette enfant qui se tient sur un pied. Libre, à côté de ma mère. Devant un puits, sur la place d'un village de Bretagne, c'est l'été 68.

Cheveux blonds, robe droite. Sur ses talons. Elle me tient par la main.

On devine la fillette impatiente, qui veut jouer. La femme semble regarder au loin.

Oui c'est bien elle : ma mère.

2

Terrasse de bois imputrescible au premier plan. Sur cette plateforme entourée d'arbres, j'exprime un mouvement : danse ou taï chi ? Sur le papier, comme une traînée de poudre blanche, mes bras tracent un arrondi dans l'espace.

Contraste avec le vert sombre des feuillages immobiles qu'on aperçoit à l'arrière.

Fluidité du corps, geste créateur.

E

1

Tu as trois ans, il a deux ans. Tu as une robe en coton d'été, une chaîne d'or au poignet, un petit sac, des souliers vernis avec socquettes. Il est en barboteuse. Vous êtes tous les deux potelés. Vous regardez l'objectif sans pose, tu regardes de tes yeux clairs tout droit, et lui a cet air rêveur qui lui est propre. Vous vous tenez la main. Vous êtes de jolis petits enfants.

« C'est d'un temps très lointain que je vous parle » dit le poète, d'un temps très proche, et très tendre. Un présent instantané.

2

Je possède peu de photos de moi adulte, je n'aime pas les images. Je garde celle-ci malgré tout dans mon porte-carte. C'est surtout à cause de toi, j'aime garder des images de toi. Nous sommes assis sur fond de roses en fleurs rue des Cèdres. Tu es concentré, le sourcil broussailleux, l'air déterminé et moi j'ai posé la tête sur ton épaule ; je souris aux éclats. A cette époque, disait Maman, tu étais rayonnante. J'ai posé ma

main sur la tienne, de tes mains je me souviens. C'est Eric qui a pris la photo, le jour de ton anniversaire et du sien. Le 8 juillet d'une autre année.

MC

1 bis Jouer à s'approprier la mémoire des autres : des photos noir et blanc, anciennes, du type photo de famille, arrachées à un vieil album sont attribuées au hasard. Ces images aléatoires, montrant des inconnus, renvoient cependant au patrimoine que chacun véhicule dans sa mémoire.



Chapeau de paille : c'est après Pâques, d'ailleurs l'arbuste au bord du chemin est couvert de fleurs. C'est jour de fête. Le manteau noir, le jabot blanc, les talons des souliers l'indiquent. Seul le veston posé sur le cintre porté dans la main montre que la cérémonie n'a pas eu lieu. Mais le chapeau et le port digne de ma grand-mère sont un écho d'autres clichés qui soulignent à l'envi la distinction de mon ancêtre. Dans la famille, aujourd'hui comme hier, tous sont d'accord : « C'est une grande dame. » A

Le taiseux : c'est le départ. En tailleur noir et chapeau de paille, Térésa la *mamma* accompagne son fils à la gare. Il a peu de bagages. Il marche devant, ne parle pas c'est presque l'instant des adieux. A quoi pense t-il Joseph, mon grand père du Piémont ? A son village au bord du lac ? Aux chants des montagnes qu'il va quitter ? Se demande t-il si en terre étrangère il sera bien accueilli ? Ce taiseux n'en a jamais rien dit. CO

La demande : c'est un dimanche de l'été 1935.

Le fiancé de mon aïeule Adélaïde la demande en mariage, chapeau bas.

Elle lui tend sa main, gracieuse.



En dehors du chemin. E

Voici maintenant le début de « photos » signées l'une Marguerite Duras, l'autre Annie Ernaux :

Une photographie aurait pu être prise comme une autre, ailleurs, en d'autres circonstances ... Je descends du car. Je porte une robe de soie naturelle, elle est usée, presque transparente...

Marguerite DURAS, L'AMANT, 1984, éditions de Minuit.

C'est une photo sépia, ovale, collée à l'intérieur d'un livret bordé d'un liseret doré, protégée par une feuille gaufrée, transparente. ..

Annie Ernaux, LES ANNEES, 2008, Gallimard.

Proposition 2 JE ME SOUVIENS

Je me souviens que mon oncle avait une 11CV immatriculée 7070 RL2.

Je me souviens de Lester Young au Club Saint-Germain; il portait un complet de soie bleu avec une doublure de soie rouge ...

Georges Perec « Je me souviens », POL, 1978

Tout le monde connaît le texte de Georges Perec, devenu ressource de nombre d'ateliers d'écriture, mais sait-on quel est le « modèle » de Perec ? Connaît-on Jo Brainard, auteur américain qui publia « I remember » en 1975 ?... Sait-on quelles suites et variantes leur donne le poète contemporain Jacques Roubaud avec son « QSD » : qui se souvient de ?

Regardons comment l'histoire personnelle se coule dans la pâte de l'histoire collective.

QSD : On part d'une liste de souvenirs surgis au hasard, affluant à la mémoire, une sorte de catalogue.

Qui se souvient du marronnier de son enfance ?

Qui se souvient des dernières paroles d'un être cher ?

Qui se souvient du regard tueur d'un ami, d'une sœur, suivi bien plus tard d'un sourire tremblant ?

Qui se souvient du premier baiser ?

Je me souviens de sa peau fine comme parchemin, bleutée sous les néons d'une chambre d'hôpital

Je me souviens du pigeon qui trône dans mes géraniums

Je me souviens de la main qui parcourt mon corps

Qui se souvient de son premier mensonge?

AS

Ensuite, dans un deuxième temps d'écriture, un seul de ces souvenirs sera développé :

Printemps

Je me souviens de la capuche rouge où je cachais mes dix ans, des après-midi aigres sur les bancs tristes du collège en hiver. C'étaient des jours malhabiles, j'avais grandi trop vite, on demandait à ma mère si elle me nourrissait « normalement », les cours d'éducation physique se transformaient en lieu de torture. [...] GB

Main dans la main

Je me souviens de ma petite main dans celle de mon grand père pour descendre dans la cave. J'étais transie de peur. Je serrais sa main pour me rassurer. Elle était tellement grande sa main, tellement chaude. Je pouvais aller dans la cave ou n'importe où avec cette main-là. Dans l'obscurité, je voyais à peine les marches, j'avais peur de tomber. Mais je m'accrochais à sa main. Nous avons un rituel quotidien à l'heure de midi, aller chercher du roquefort pour le déjeuner. Je ne me souviens pas bien de la cave, ni de l'endroit où était entreposé le fromage, ni du temps que cela demandait. Ce dont je me souviens c'est de la descente dans l'escalier. Dans ce souvenir de ma petite enfance il y avait des araignées partout, des araignées énormes, velues, avec d'innombrables pattes. Je les voyais malgré l'obscurité et j'avais l'impression qu'elles me regardaient et s'amusaient à me faire peur. Comme si je les entendais rire, se moquer, s'esclaffer [...] M

Non ho l'eta

Je suis très attaché à l'émission du samedi matin sur France-Culture : « La Mémoire en Chantant ». Une personnalité invitée choisit telle ou telle chanson qui a marqué sa vie ; grâce à cela, nous pouvons écouter une fois par semaine un « bon » Brassens, un Léo Ferré, un Jacques Brel d'antan, bref, rien de mieux pour effacer « chagrins et peines de la semaine » ...

Ce jour-là, c'est Nathalie Baye l'invitée. Je sais qu'elle est de ma génération. Et voilà que tout à coup déferle cette chanson fameuse « No ho l'età ... » (« Je n'ai pas l'âge ... ») interprétée par Gigliola Cinquetti, au nom imprononçable.

Je reste pétrifié, comment avais-je pu oublier cette chanson lauréate de l'Eurovision en l'an de grâce 196... ? (1964 à *Copenhague* ...). Cette chanson qui s'associe pour moi à la rue Orbe, à la sortie de Fontenelle, mon lycée. Sans doute un juke-box d'un des nombreux bistrot d'alentour la diffusait-il ? ...

Et je retrouve mon copain de l'époque, Lucien, Lucien avec lequel, sans arrêt, nous nous lancions avec délectation des horreurs à la tête : « J'aimerais te voir la gueule en sang » était l'un de ses leitmotivs favori.

Chère rue Orbe, de l'ancien temps, avant que ne soit éliminée la chaleur de ton populo, avant la « grande destruction » de tes maisons de pierre ou à colombages au bénéfice d'une monstruosité en béton ... Lucien ! Tu avais accepté de me lire un de tes poèmes d'adolescent et je me rappelle qu'il débutait ainsi : « Les amants dévêtus étaient couchés dans l'herbe ... » (un alexandrin – presque parfait – mazette ! ...).

Depuis, il m'est arrivé aussi d'aller sur l'herbe dans les bras d'amies chères

Mais toi, Lulu, qu'es-tu devenu ? ...

GL

Photos : Autoportraits à Kergallic [ne figurent pas ici]

Autoportrait en paysage

Qui se souvient « des champs de blés, des prés, de ces arbres penchés sur le plateau, sous le souffle venu de haute mer » le long des routes qui mènent à Varengville ou à Veulettes ? En ce temps-là, mon grand père couvre toujours ses genoux d'un plaid de laine avant de prendre les rênes et conduire son cheval de la voix et du geste. Plus tard, beaucoup plus tard, la Citroën remplace le cabriolet, mais l'impression demeure même : l'ondulation des blés sous le soleil, l'inclinaison des arbres vers le centre des terres le long des routes, et ce désir d'apercevoir enfin la limite des craies s'ouvrant sur le large infini de la mer.

Au fond de moi, quel que soit le littoral où je marche, le ressac finit toujours par lécher des galets ; le coucher du soleil irise de ses feux un plissé de falaises avant de plonger dans les eaux ; les vagues marines légères ou profondes impriment leurs ondes sur une immensité de céréales mûres pour la moisson.

Qui se souvient de ce temps où le passage de l'écurie au garage ponctue le pas entre générations ? Sur le plateau les arbres penchent toujours vers le centre des terres, supportant sans affect la majesté des hêtres dont la double rangée protège, telle une enceinte fortifiée, la ferme et ses dépendances près de Doudeville. La mer bat toujours le rocher et éboule les craies lors des tempêtes. Dans le pré sur la droite avant la descente vers le port, le taureau, amarré solidement, hume l'air iodé en mâchonnant de l'herbe. Les bateaux de pêche ou de plaisance se balancent ou s'échouent au gré de la marée, et la mouette rieuse se moque des galets car elle sait qu'à heure fixe le sable quitte son mantelet d'écume.

Le temps vient, le temps va et s'il revient, il se redit, il s'interprète selon le rythme inscrit au cœur qui vit, palpite dans le vent, les ans, le temps. A

Proposition 3 : monologue intérieur

Ecoute du monologue de Molly Bloom dit par une comédienne, promenade solitaire : à vous ensuite de tenter de transcrire le flux des pensées...

Suis le chemin...

Je fais les cent pas sur un chemin de l'île ; mon ombre me précède à l'aller, me colle aux talons au retour ; le soleil joue entre le feuillage des arbres, troue joyeusement de clair et d'obscur ma pensée.

En prenant le bateau pour Belle-Ile, j'ai senti s'alléger une chape ; une fine lumière m'entoure maintenant, si ténue que j'ai encore un peu peur de la voir filer. Je suis nue, heureuse d'être à vif, débarrassée des oripeaux

que certains me collent à la peau, des vieux vêtements que l'on me plaque pour ne pas avoir à accueillir une femme si différente de celle qu'on voudrait, un peu folle de parler aux oiseaux, de prendre le temps de se barbouiller les mains d'argile, d'imprimer sa trace sur plein de cahiers. Ce n'est pas ça qui te fera gagner ta vie, dit-on. Tu devrais vraiment t'intéresser au cours de la bourse, tenir une comptabilité serrée, le *Figaro* est vraiment intéressant, achète un studio, revends le dans six mois, cuisine moins épicé, tu es folle de vouloir aller en Inde, lis les journaux. Ma vie ? Je la gagne en en caressant l'argile, en la déchirant, en la rassemblant, en accompagnant quelques personnes par an ; et nos mains barbouillées de terre chamottée, et nos cœurs pleins de colères et de rires se saluent, s'inclinent, se séparent, nous nous disons au revoir. Ma vie ? Je l'imagine maintenant avec moins d'Himalayas à franchir, le Jura tout compte fait, me conviendrait assez bien, enfin les Alpes car le bleu du ciel s'offre plus généreusement ; trop de tiédeur me ferait somnoler. Attention ! Les journées, les années raccourcissent. Quel est le rêve d'enfant qu'il m'est demandé de déployer ? Quelle autre folie danser pour ne pas m'amputer ?

Je m'engage aujourd'hui à la face de Dieu s'il est un peu plus présent, à la face des quelques poètes qui chantent le monde, à la face de ceux qui ont le regard délavé d'avoir tant aimé, à la face de toi que je n'imagine pas encore mais qui est blotti en moi, je m'engage à ne pas faire volte face, à écouter la toute petite voix qui murmure : « Suis le chemin qui t'est destiné, n'aie pas peur, écoute le chant des oiseaux, la corne du bateau au loin, suis le chemin...

AS

Vagabondage

Je marche sur l'herbe humide. Les sandales laissent passer quelques gouttes de rosée sur les pieds. Laisser vagabonder les pensées...

C'est toi qui aimes vagabonder dans la vie. Je n'utilisais pas beaucoup ce verbe avant. Avant de te connaître. Aujourd'hui je le remarque quand une personne le prononce. Tu es bien un vagabond, un chenapan, un sale gosse qui s'amuse à jeter des fleurs aux filles qui passent. J'en ai ramassé une, un jour, une marguerite, que j'ai eu envie d'effeuiller avec toi. Je t'aime, un peu, beaucoup. Je suis même allée jusqu'à pas du tout et j'ai jeté la tige dans la poubelle.

Elle est presque belle cette poubelle au bord du chemin. Elle ponctue l'entrée de l'Arche de Noé. Elle est le réceptacle de tout ce qui est terminé, usé. Elle finit par connaître la vie des gens. Comment ils mangent leur pomme, s'ils épluchent finement les légumes, quelle est leur consommation quotidienne en fruits et légumes. J'aime bien aller au marché, voir les étals et entendre les bonimenteurs. « Achetez mes tomates, ce sont des vraies, elles poussent dans la terre ». Mon œil. J'ai encore le goût des tomates de Michel dans la bouche. Il en mettait plusieurs rangées dans son potager. C'est une des rares choses que j'ai gardée de lui. J'ai tellement oublié le reste. Et toi tu es arrivé avec ton air narquois.

Il y avait une fille à Blanche de Castille qui avait cet air-là, Marie-Aimée elle s'appelait. L'année du CM2, on entrait dans la classe par la fenêtre à l'aide d'un escabeau.... [...] M



Pensées à Kergallic

Je regarde une fleur encore fermée, c'est une grappe de panicules orange et mauve. Une fleur à naître c'est plus réconfortant que les fleurs qui fanent, pétales déchus, tige noire comme un cou de poulet hérissé d'étamines. L'étamine c'est aussi un filtre, un tissu fin pour sauces délicates. « Qu'il passe tout par l'étamine » disait Montaigne à propos de l'élève. Je pense à Montaigne depuis tout à l'heure : « Mes pensées dorment si je ne les promène ». Promener son esprit aussi est salutaire ; l'esprit n'aime pas être enfermé dans le mur rigide des pensées convenues. Ce vagabond de cœur aime les découvertes, les dérobades, les sentiers non battus, l'inattendu. Parfois un détail. Parfois, comme la statue monumentale de Phidias émergeant au large d'un petit port sicilien dévasté de misère, se rencontre une vue grandiose. Tel un archéologue on observe des débris d'os, images fugaces, partielles, brisées, puis vient la compréhension fulgurante qui ouvre la fenêtre du sens, par où on s'envole vers la liberté.

« Il filera dans les ténèbres par les persiennes de minuit »

Une histoire d'écriture. Les éditions de Minuit. Sortir de la tour de garde.

Et Aragon sur la ténèbre de Vichy, le mensonge :

« C'était un temps déraisonnable

On avait mis les morts à table

On faisait des châteaux de sable

On prenait les loups pour des chiens

La vie était tellement drôle

Moi si j'y tenais mal mon rôle

C'était de n'y comprendre rien »

Ecrire c'est sortir de la confusion

« Midi le juste y compose de feux

La mer la mer toujours recommencée »

Si midi est juste c'est que la lumière à son apogée découpe distinctement les formes. On ne s'y perd plus. Dans ce paysage recomposé, j'ai pu voir ton visage, maman. Ton visage tendre, et non déformé par l'effroi réciproque des cauchemars ancestraux. Lorsque tu m'as dit : « Je te verrais bien écrire » [...] MC

Début du monologue de Molly Bloom

eh bien qui a été la première personne dans l'univers avant qu'il y ait personne d'autre celui qui a tout créé qui ah ça ils n'en savent rien ni moi non plus et voilà tout ils pourraient aussi bien essayer d'empêcher que le soleil se lève demain matin c'est pour vous que le soleil brille comme il me disait le jour où nous étions couchés dans les rhododendrons à la pointe de Howth avec son complet de tweed gris et son chapeau de paille le jour que je l'ai amené à me parler mariage oui d'abord je lui ai passé un morceau de gâteau au cumin que j'avais dans la bouche et c'était une année bissextile comme cette fois-ci oui il y a 16 ans de ça mon Dieu après ce long baiser j'en avais presque perdu le souffle oui ...
JOYCE Ulysse, dernier chapitre



Salon Littéraire

Lectures en public à la librairie-salon de thé Liber and Co, où nous sommes accueillis, écoutés par Bénédicte et Jean-Pierre Liber qui nous parlent de *la Recherche* et de poésie...

Nous lisons, entendons aussi *Retour à Yvetot* d'Annie Ernaux, présenté par GL.

Proposition 4 QUITTER UN LIEU ...

Dans *La Cerisaie*, la dernière pièce de Tchekhov (1860-1904) il est question de dire adieu à une maison. Lioubov Andreivna, ruinée, doit quitter sa propriété qui sera vendue. Fin du domaine, et aussi la fin de la vieille Russie ...

LIUBOV (assise) Je veux me reposer un instant encore. On dirait qu'auparavant je n'ai jamais vu les murs, les plafonds de cette maison, tant je les regarde avidement, avec une affection si tendre...

GAÏEV Je me souviens qu'à six ans, un jour de Pentecôte, assis sur cette fenêtre, je regardais mon père s'en aller à l'église...

[...]

LIUBOV : Nous partons, et la maison restera sans âme qui vive...

Pour écrire un adieu à un lieu, choisir une forme : dialogue, lettre, adresse à quelqu'un ou quelque chose.



Kergallic

La Petite et la Grande

Grande maison, je te quitte pour la petite. Je trie, je vide petit à petit les objets, les émotions, les meubles. Je suis contente, je suis triste, je suis contente. Tout doucement, je me sépare des souvenirs. Ce qui me reste de plus cher de toi c'est la vue sur le jardin d'eau, le bain des oiseaux. Le soleil levant sur le ventre des goélands, le soleil rouge sang sur les ardoises d'en face. La treille de vigne au dessus de la fenêtre de mon bureau. Les flammes dans le foyer de la cheminée. Et aussi le balcon. Au crépuscule j'observais les chats des environs. Je parlais aux voisins d'en face, côté rue, côté paroles, côté société.

Voilà, je te quitte pour la petite maison au fond du jardin.

Pour moi tu es devenue un cimetière où se trouve la tombe de ma vie conjugale.

Je te quitte pour la petite au fond du jardin. Maison de poupée. Maison de princesse pleine de vie, pleine de moi.

Adieu Grande maison d'autres que moi t'aimeront. CO

Portraits [les portraits ne figurent pas ici]

... Ecrire commence dans le corps, c'est la musique du corps et même si les mots ont un sens, s'ils peuvent parfois en avoir un, c'est dans la musique des mots que commence le sens. Tu t'assieds à ton bureau pour noter des mots, mais dans ta tête, tu es encore en train de marcher, et ce que tu entends, c'est le rythme de ton cœur, le battement de ton cœur...

Paul Auster *Chronique d'hiver*

Allers-retours

La matinée a commencé à 6H30. Je quitte la maison d'Herlin, endormie. Je m'en vais sur mon vélo. Le soleil s'est levé, rond, il rougeoit dans la direction de Quiberon. Je pense au soleil d'Afrique, à sa couleur estompée. La vitesse du vélo surprend les lapins, les faisans. Fraîcheur du vent sur ma peau. J'ai oublié ma dent. Celle que le dentiste a posée dans l'urgence puis photographiée.

Retour à Herlin. 7 H, méditation à Kergallic. Dans ce lieu de prière je me retrouve chaque année. Faire le point, se nettoyer du quotidien, laver, se libérer des idées parasites. Pensée magique.

8 H Retour à Herlin, j'ai oublié mon argent. J'aperçois mes amies qui prennent leur petit déjeuner dans le pré, au soleil. L'ambiance est douce.

9 H Kergallic...

Aller-Retour. Inviter ses amies dans la maison d'Herlin, les quitter. Avancer, reculer, organiser, oublier... E

[....] Je m'adresse à toi qui n'existe plus depuis si longtemps et dont je frotte doucement la trace indélébile. Tu es trop grande, je me perds au premier et au deuxième étage, serais incapable aujourd'hui de compter le nombre de pièces qui te composent ; je ne l'ai jamais été. De quoi suis-je donc capable ? Je m'imagine prendre une loupe et l'approcher de la carte postale où je te vois immense avec un toit d'ardoise en guise de chapeau. Quelques silhouettes se figent sur la pelouse : maman, mes tantes, Nini la vieille bonne flamande qui trône à table. D'hommes ? Peu de souvenirs. Aujourd'hui, je te revisite dans ma maturité. Ta façade se lézarde, les fenêtres sont béantes. Ta beauté ? Feu ta beauté, devrais-je dire, donne l'arrière goût d'une morte-saison. Allez, je secoue la glaise ; Marie Grouette où les poissons rouges gèlent l'hiver ne m'enlèvera pas et je vomis les grenouilles de bénitier. Allez, je revois le portrait de tante Amy, le doux pastel d'une femme qui s'est éclipsée si jeune car son âme s'indignait.

Aujourd'hui, j'ai grandi. Je souris en songeant à avant, je frémis en pensant à tes restes marbrés, épars, que le village s'est partagé. Normal peut-être... AS

[Photo]

Proposition 5 QUELQU'UN

Il s'agit maintenant d'écrire une Biographie, celle de quelqu'un qui est – ou a été –important pour vous.

Cette biographie peut s'écrire de manière linéaire ou par fragments...

Charles Juliet (Lambeaux) et Annie Ernaux proposent des portraits de leur mère mais la proposition est ouverte ...

Annie Ernaux (*Une femme*) : *L'enfance de ma mère, c'est à peu près ceci :*

Un appétit jamais rassasié. Elle dévorait la pesée du pain en revenant du boulanger. « Jusqu'à vingt-cinq ans, j'aurais mangé la mer et les poissons ! »

la chambre commune pour tous les enfants, le lit partagé avec une sœur, des crises de somnambulisme où on la retrouvait debout, endormie, les yeux ouverts, dans la cour ...

Nous lisons aussi des extraits *Celle qui mangeait le riz froid*, de Moon Chung-hee, ed Bruno Doucey, 2013, présenté par Geneviève.

... celle qui mangeait le riz froid

tandis qu'elle donnait à manger le riz chaud à sa famille

elle finissait le riz froid dans un bol ébréché

avec des morceaux de radis qui traînaient

elle léchait l'arête de poisson

pourtant de son corps jaillissait l'amour le plus doux ...

Brown snake

Elle est partie à 17 ans vivre dans le bush en Australie. Léa c'est la troisième et dernière de la nichée. Indomptable dès le début. Pas de nouvelles pendant de longues périodes. Puis un message :

« Tout va bien je vis dans un arbre ; à son pied, un brown snake, c'est mon copain. »

Je pense à elle puis je l'oublie. Confiance. Nous ne l'avons pas élevée pour la garder dans la banlieue à côté. Elle doit tenir de son oncle Charles mon frère aîné, passionné de reptiles et de crocodiles.

Quand elle était petite il lui racontait sa remontée de l'amazone en pirogue avec des Pitacontas, cette tribu qui vénère les crocodiles et danse avec eux : rituels ancestraux.

Son livre préféré c'était *Le Lion* de Kessel. Quand elle avait dix ans elle disait :

Quand je serais grande, j'aurai un lion, j'habiterai dans la savane, ou bien non, en Mongolie et je monterai les chevaux à cru.

De mon temps, les petites filles voulaient être institutrices, danseuses, avoir un mari, des enfants, un jardin.. Maintenant, Léa a trente neuf ans, elle envoie un courriel de temps en temps. Il y a six mois elle vivait à Nairobi avec un journaliste Américain. Elle écrivait des articles pour *Terre Sauvage*. Depuis, plus rien, J'achète la revue pour avoir de ses nouvelles indirectement. Elle a l'air d'être bien dans la vie qu'elle s'est choisie. Son oncle Charles a disparu il y a deux ans dans la forêt Amazonienne, personne ne sait ce qui lui est arrivé.

Léa ma fille, je pense à toi. Que des anges sauvages te protègent.

Portrait de Jacques Lornier 1947- 2013

Né en 1947 à Paris, de père inconnu. Sa mère était concierge, 101 rue du Cherche- Midi, dans le 6ème arrondissement de la capitale. Il est toujours le premier de la classe, boute en train, petit garçon brun et rieur, très sociable. Fierté de sa mère. A 18 ans, il est steward pour gagner sa vie, il rencontre Vanessa, dans un long courrier Paris Tokyo, elle est hôtesse de l'air, il l'épousera. Ils auront un fils Tristan. Elle le quittera en 1980 pour R, avocate.

Il se passionne pour l'économie, décroche à Nanterre avec mention très bien son doctorat qui porte sur le temps de travail. Il entre alors au Commissariat général au Plan, rencontre Dany Cohn- Bendit, en devient un ami très proche.

Comment cet enfant sans capital social se faufile-t-il ensuite avec tant de facilité dans les coulisses du pouvoir, au point de devenir pendant dix ans le conseiller social du premier ministre ? Il déteste prendre des taxis, refuse les chauffeurs, continue d'habiter le 20ème, ne se sent bien qu'avec des gens modestes. Etait-ce le lien indéfectible avec son enfance ?

Sa mère parlait de lui avec fierté. Pourtant, à la naissance de son fils Tristan, il a fait une légère dépression. Il avait menacé sa mère de ne plus la voir si elle ne lui donnait pas l'identité de son père. Mère muette jusque dans la tombe ?

C'est dans la cour de l'hôtel particulier qui abrite son lieu de travail que Jacques Lornier a mis fin à ses jours. Le 11 juin au matin, le concierge de l'hôtel de Beauvais a trouvé dans la cour un pendu.

L'enquête pour éclairer les causes du décès est en cours.

« Le **fragment**, dit Jules RENARD, c'est une écriture par petits bonds, cent sujets qui surgiront à l'improviste. C'est l'art pour ainsi dire d'émietter sa pensée»

Biographie imaginaire (fragments)

- Le tic de Léa ? Se tricoter les mains ici à la cuisine en entendant la voiture crisser sur le gravier.
- Son homme ? Une rencontre minutieusement orchestrée par sa mère parce qu'entre gens du même monde, la vie est plus facile, non ?
- Il lui effleure la peau. Elle frémit. Le mariage eut lieu.
- Vingt ans passés, Léa ne sait toujours pas cuire un œuf.
- Son visage rond comme une lune tachetée de miel se balafre en quelques années de deux rides. Elle a aujourd'hui plaqué un rouge à lèvres orangé sur ses lèvres striées.
- Enfant, elle a les cheveux crépus. A la soixantaine, courts et teints d'une couleur de paille, ils font penser aux fruits mûrs d'un automne inachevé. [...]

AS

Quelques fragments d'Eulalie

A) Au square, la mère regarde son enfant jouer parmi les autres. Elle aime sa brunette, la dernière née qui a déjà le verbe haut : si sur le toboggan tel garçon ou telle fille la bouscule pour prendre sa place, celle-là sait se défendre ! Et la mère de songer ne s'être pas trompée en lui donnant son nom !

...

B) Elle s'appelle Eulalie. Elle aime ce nom-là. Beau langage, beau parler. Sa mère lui a montré dans son enfance une voisine qui, jamais, ne disait une parole inutile. Elle ne sait aucunement faire le tri sur ce registre ; elle sait discourir et laisse les autres décider de l'opportunité, l'utilité, la pertinence de ce qu'elle dit face à ce qui se présente ; seulement elle sait parler spontanément avec élégance, charme, beauté serait trop fort, séduction serait plus juste, impétuosité encore davantage.

....

A



Voici donc explorées différentes approches du récit autobiographique, par petites touches permettant de parler de soi, des autres, d'événements personnels, de faire revivre des émotions tout en les mettant à distance par la recherche d'un style et la diversité des formes. En relisant vos textes, vous vous demanderez sûrement : quelle part de moi-même est ici offerte ? Vous sourirez des déguisements de la sincérité, du plaisir du récit crypté.

A vous de continuer, d'inventer de nouvelles manières, de dépasser les catégories et de découvrir/lire/relire les « maîtres » en la matière



Quelques uns des titres mentionnés :

Jo Brainard *I remember USA* 1975, Actes sud

Georges Perec *Je me souviens* 1978

Vous pouvez charger gratuitement ces deux dernières œuvres sur Internet

Jacques Roubaud (mathématicien, poète, oulipien né en 1932) *Qui se souvient de* in *POESIE : récit* (Seuil)

Marguerite Duras, *l'Amant de la Chine du Nord* Gallimard 1991

Annie Ernaux : *Retour à Yvetot*, 2013, éd du Mauconduit, *L'autre fille*, 2012, *Les Années*, *Une femme* etc : voir le site

Gallimard www.gallimard.fr/Contributeurs/Annie-Ernaux

Anton Tchekhov *La Cerisaie*, 1904

James Joyce *Ulysse* 1922

Marcel Proust *A la recherche du temps perdu* 1913 - 1927

Pour prolonger :

Quelques auteurs d'autobiographies (plus ou moins stricto sensu)

Classiques :

Montaigne, *Les Essais*

J-J Rousseau *Confessions*

Auteurs francophones XX^e XXI^e :

Emmanuel Carrère *D'autres vies que la mienne* POL

Philippe Forest *Sarinagara* etc Folio Gallimard

Dany Laferrière : *L'énigme du retour* (Haïti), Grasset

Amin MAALOUF *Origines*, Grasset

Alain Maban Kou *Demain j'aurai 20 ans*, Gallimard, 2013

Georges PEREC : *W* (récit alterné) Gallimard

Georges Perros *Une vie ordinaire*, 1967 (autobiographie en vers) Poésie Gallimard

Delphine de Vigand *Rien ne s'oppose à la nuit* (histoire de sa mère) Folio

Anne Wiameski *Mon enfant de Berlin* (histoire de sa mère) Folio

Chine :

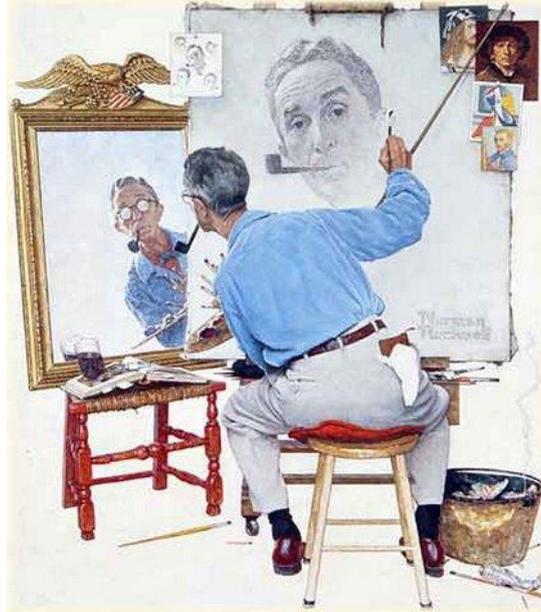
Moon Chung-hee, *Celle qui mangeait le riz froid*, Bruno Doucey, 2013, Poésie

USA :

Paul AUSTER *Chronique d'hiver* Actes sud 2013

Philippe Roth *NEMESIS*, Gallimard, 2012,

John Irving *A moi seul bien des personnages*, Seuil, 2013



Norman Rockwell (USA 1894-1978), *Autoportrait*